

messenger

de l'Église orthodoxe russe

N° 7 Janvier-février 2008

Dossier : Léonide Ouspensky, théologien de l'icône

L'orthodoxie russe
en Belgique
et aux Pays-Bas

P. Florensky
et la renaissance
spirituelle en Russie

Entretien
Mère Barbara
de Puhtica :
« Quand le moine
pleure... »



messenger
de l'Église orthodoxe russe



Revue orthodoxe d'information et de spiritualité

éditorial

éditorial

Il y a vingt ans, le 12 décembre 1987, Léonide Ouspensky quittait ce monde et léguait aux orthodoxes de France et du monde entier un héritage exceptionnel, à la fois théologique, artistique et humain. Théologique par le sens qu'il donnait à l'icône qui n'est ni un objet de piété, ni une décoration, mais, comme la liturgie, l'expression de la foi de l'Église. Artistique, parce que beaucoup de ses fresques et de ses icônes sont de véritables chefs-d'œuvre alliant l'attachement à la Tradition et la liberté d'expression. Humain, par son exemple de fidélité envers son Église, par la qualité de ses amitiés et le grand nombre de disciples qu'il forma. Le dossier contenu dans ce numéro se propose d'approfondir ces trois aspects de l'œuvre de Léonide Ouspensky.

La fin de l'année 2007 a apporté d'importants changements dans la vie du diocèse de Chersonèse. Depuis le 27 décembre, les paroisses et communautés du patriarcat de Moscou situées en Italie ne font plus partie de notre diocèse. Par décision du Saint-Synode, elles dépendront de l'évêque titulaire de Bogorodsk. Jusqu'à la nomination de ce dernier, ces paroisses continueront à être dirigées par l'archevêque Innocent de Chersonèse. Il faut noter que le texte du décret synodal ne mentionne pas la création d'un diocèse orthodoxe russe en Italie. Le Synode patriarcal semble déterminé à respecter la vision ecclésiologique traditionnelle, selon laquelle il ne peut y avoir deux Églises en un même lieu. En l'occurrence, l'Église orthodoxe russe ne saurait se superposer à l'Église catholique romaine sur un territoire qui relève traditionnellement de la responsabilité pastorale de celle-ci. Comme le Synode lui-même l'a souligné en 2002, et comme le métropolite Cyrille de Smolensk l'a rappelé tout récemment, le respect de l'unicité de l'épiscopat en un lieu est la meilleure garantie de la paix ecclésiale et du dialogue entre les différentes Églises locales.

Le début de cette année a été marqué par le décès le 29 janvier de l'archevêque Christodoulos d'Athènes, primat de l'Église orthodoxe de Grèce. C'était une grande figure du monde orthodoxe dont l'influence dépassait les frontières de l'Église orthodoxe de Grèce. Grand défenseur des pauvres, il témoignait par sa parole éloquente et par son action inlassable de la grâce et du salut accordés par le Seigneur dans l'Église orthodoxe. Son œuvre sera poursuivie – nous en sommes certains – par son successeur, l'archevêque Jérémie II.

Puisse ce Carême, qui commence le 10 mars, être pour tous nos lecteurs le moyen d'acquérir l'Esprit Saint, comme le souhaitait saint Séraphin de Sarov, et les préparer à la lumineuse fête de Pâques.

sommaire

Actualité de l'Église 2

- Statistiques actuelles de l'Église orthodoxe russe
- La pratique orthodoxe en Russie
- Réunion du Saint-Synode du 27 décembre 2007

Dossier :

Léonide Ouspensky, théologien de l'icône 4

- Compte-rendu de la soirée Ouspensky
- Quelques souvenirs de Léonide Ouspensky, par un de ses élèves (Bernard Frinking)
- Léonide Ouspensky et le père Jean-René Bouchet, o.p. par le père Nicolas-Jean Séd, o.p.

Orthodoxie en Europe 20

- Les diocèses russes en Belgique et aux Pays-Bas, par le père Serge Model

Orthodoxie en France 24

- La paroisse orthodoxe à Vézelay, par le père Stéphane Headley

Témoins de la foi 26

- Le père Paul Florensky et la renaissance spirituelle en Russie, par Mgr Cyrille de Smolensk

Entretien 30

- « Quand le moine pleure », entretien avec la mère Barbara, supérieure du monastère de Puhtica (Estonie)

actualité

Église en Russie

Statistiques actuelles de l'Église orthodoxe russe

A l'assemblée diocésaine de la ville de Moscou, le 24 décembre 2007, le patriarche Alexis a dressé, selon la tradition, un bilan de la vie de l'Église orthodoxe russe pour l'année écoulée. Il a notamment cité les chiffres actuels. Ainsi, l'Église orthodoxe russe compte aujourd'hui 142 diocèses et 195 évêques, dont 147 sont diocésains et 48 auxiliaires. 14 évêques sont émérites.

Le nombre de monastères s'élève à 732. En Russie se trouvent 219 monastères d'hommes et 240 de femmes. Dans les pays de la CEI, il existe 128 monastères d'hommes et 139 monastères de femmes. Dans la diaspora, trois monastères sont masculins et trois féminins.

Le nombre total de paroisses est de 27 942. Le clergé de l'Église orthodoxe russe compte 29 751 membres dont 26 540 prêtres et 3 301 diacres.



Pratique religieuse en Russie

Le tableau suivant présente les résultats de l'enquête menée par le centre de recherches SuperJob.ru le 17 et le 18 décembre 2007 auprès de la popula-

tion russe de plus de 18 ans dans différentes régions du pays. Ces statistiques ont été publiées par la revue *Foma* dans le dernier numéro de 2007.

Allez-vous dans les églises orthodoxes ?	
Oui, j'y vais parfois	64 %
Oui, je suis un orthodoxe pratiquant et la liturgie occupe une place centrale dans ma vie	11 %
Non, je suis athée	10 %
Non, l'approche orthodoxe ne m'est pas familière	9 %
Non, j'appartiens à une autre confession/religion	6 %

Réunion du Saint-Synode du 27 décembre 2007

Le 27 décembre 2007, le Saint-Synode de l'Église orthodoxe russe a pris d'importantes décisions concernant l'organisation de la vie ecclésiale dans la diaspora russe. Ainsi, les paroisses du patriarcat de Moscou en Italie ne font plus partie du diocèse de Chersonèse, mais sont confiées à l'autorité canonique de l'évêque titulaire de Bogorodsk. En attendant la nomination d'un évêque de Bogorodsk, l'adminis-

tration de ces communautés est confiée à l'archevêque Innocent de Chersonèse.

Par ailleurs, Mgr Élysée (Ganaba), jusqu'alors évêque auxiliaire du diocèse de Chersonèse, a été nommé évêque du diocèse de Souroge regroupant les paroisses et monastères de l'Église orthodoxe russe sur les îles britanniques. Il succède au regretté métropolitaine Antoine (Bloom).

dossier

Léonide Ouspensky, théologien de l'icône

Né en 1902 en Russie, dans la région de Voronej, Léonide Ouspensky s'est installé en 1929 à Paris, où il est mort le 12 décembre 1987. D'abord artiste-peintre, Ouspensky est devenu le plus célèbre iconographe de l'émigration russe et un des fondateurs de la théologie de l'icône. Léonide Ouspensky a enseigné le sens et la technique de l'icône à l'église des Trois-Saints-Docteurs à Paris, siège de l'évêque du patriarcat de Moscou en France.

Compte-rendu de la soirée L. Ouspensky

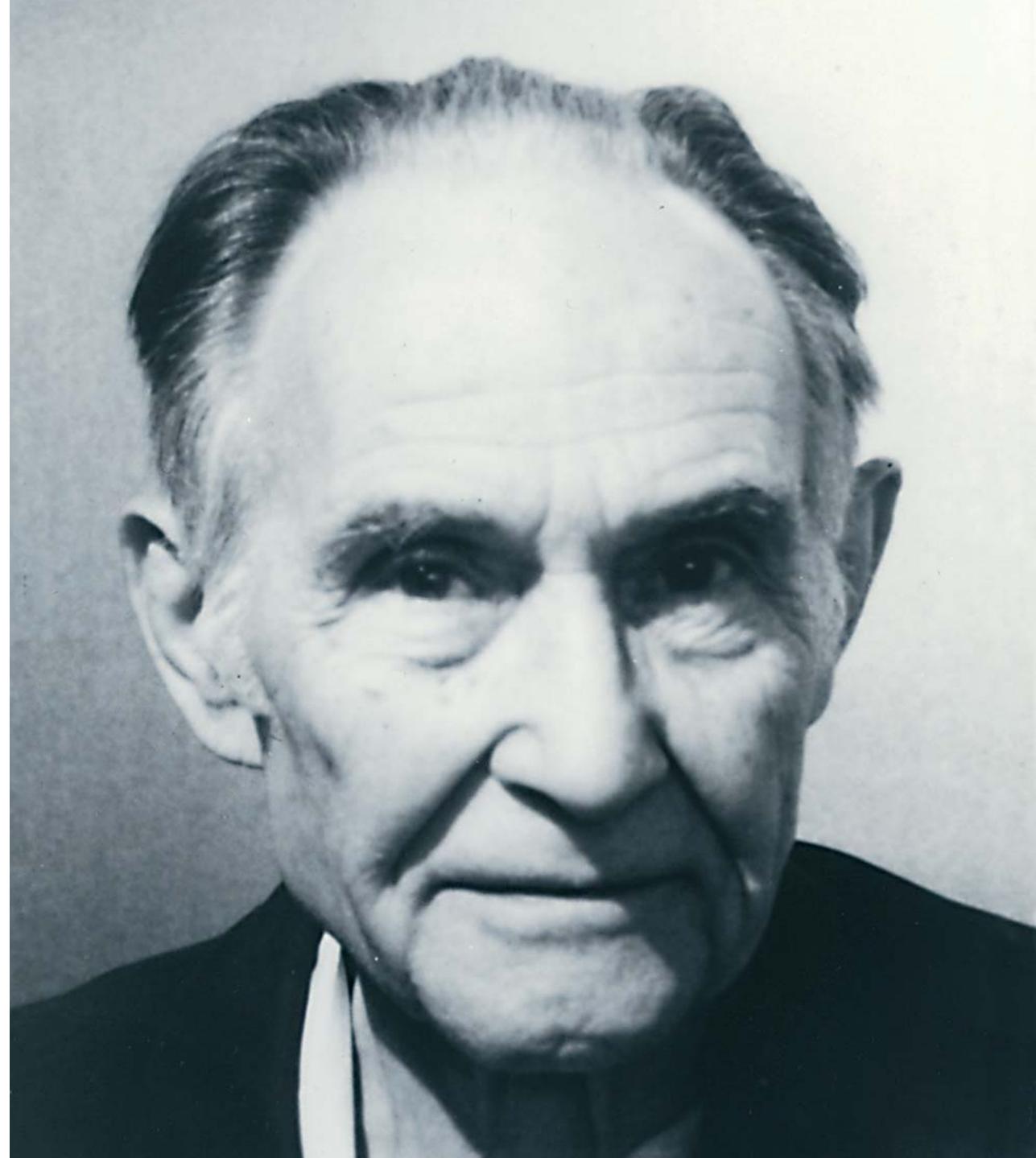
Organisée le 11 décembre 2007 dans les locaux de l'église des Trois-Saints-Docteurs (rue Pétel, Paris), la soirée consacrée à la mémoire de Léonide Ouspensky, décédé il y a vingt ans, réunit le hiéromoine Nestor Sirotenko, recteur de la paroisse cathédrale des Trois-Saints-Docteurs, l'archiprêtre Nicolas Ozoline, professeur d'iconologie à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge, le père Nicolas Lossky, l'archiprêtre Marc-Antoine Costa de Beauregard, doyen des paroisses du patriarcat de Roumanie en France, Grégoire Asslanoff, historien d'art et iconographe, Anne Bogenhardt-Philippenko, iconographe disciple d'Ouspensky, Xenia Muratova, historienne de l'art, et Émilie van Taack, iconographe. Voici un compte-rendu abrégé de ce colloque [le style oral des interventions a été conservé] :

Père Nestor : La plupart d'entre vous avez un avantage sur moi, une grâce considérable : vous avez connu personnellement Léonide Ouspensky et son épouse. Nous, nous sommes d'une autre génération. Mais nous commençons à réaliser leur importance, leur grandeur, la place qu'ils occupent non seulement dans l'histoire de notre Église, de notre diocèse, mais aussi dans l'histoire de l'orthodoxie tout entière au XX^e siècle.

Je crois important de dire que, dans la vie de Léonide Ouspensky, le hasard n'existait pas. Sa vie a été providentielle, tout concourait vers un seul but : créer, transmettre, dire aux gens quelque chose d'authentique, l'annonce véritable de l'Évangile - ce qu'il a fait, pour sa part, à travers ses icônes et ses enseignements. Il n'a pas seulement peint ces icônes, il a aussi dispensé un enseignement rare, voire unique. Et ce

n'est pas par hasard que cela se soit passé ici, à la paroisse des Trois-Saints-Docteurs, dans cet endroit qui a rassemblé, avec quelques autres paroisses, le cercle des fidèles attachés à l'Église russe, l'Église patriarcale, malgré beaucoup d'obstacles, malgré beaucoup de malentendus.

Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer la mémoire de Léonide le jour de sa naissance au ciel, il y a maintenant 20 ans. Notre paroisse a voulu marquer cet événement par l'édition d'un livre intitulé *Théologie en couleurs* et consacré aux fresques des fêtes sur la poutre centrale de notre église. L'expression n'est pas d'Ouspensky mais de Troubetzkoy. Cependant, ces mots revenaient sans cesse dans la bouche de Léonide pour définir la nature de l'icône. Mais je voudrais ici laisser la parole à Émilie van Taack, qui a réalisé ce livre.



Émilie van Taack : Depuis longtemps, nous envisageons de publier les fresques de Léonide Ouspensky qui ornent la poutre de notre église des Trois-Saints-Docteurs. J'en ai toujours entendu parler comme de son chef-d'œuvre. Avec ce vingtième anniversaire se présentait l'occasion de concrétiser ce souhait.

Dans *Théologie en couleurs*, une page entière est consacrée à chaque fresque que Léonide Ouspensky a réalisée *a secco*, sur un mortier, en transformant ainsi l'architecture vraiment ingrate du bâtiment Pétel en une vraie église orthodoxe. C'est une prouesse.

Le livre d'Ouspensky *La théologie de l'icône* est diffusé dans le monde entier. Les principes théologiques qu'il expose sont connus et approuvés par tous. En revanche, la pratique de l'iconographie qui répond à cette théologie est moins connue. L'idée de ce nouveau livre était donc de faire connaître, en plus de la théologie, la technique de Léonide lui-même et sa façon d'enseigner l'iconographie. Et pour cela, nous avons accompagné les fresques d'une interview réalisée par sa nièce, Marie-Chantal Savinkoff.

C'était les deux aspects proprement léonidiens de ce livre. Le troisième aspect était de proposer un commentaire liturgique des icônes. Ainsi, notre objectif était de faire connaître la pratique de l'iconographie telle que Léonide Ouspensky nous l'a transmise. En lui, nous avons un témoin contemporain de la tradition vivante de l'Église. Les icônes de Léonide, comme les icônes de père Grégoire Krug, sont vraiment miraculeuses, non pas parce qu'elles ont opéré tel ou tel miracle répertorié, mais parce qu'elles apportent la paix et engendrent la prière, amènent à la communion avec Dieu. Tel est le but de l'icône.

Père Nicolas Ozoline: Je voudrais tout d'abord féliciter la paroisse, Émilie et tous ceux qui ont travaillé à l'édition de ce livre, parce que c'est un beau livre qui donne une idée plus précise de la façon de peindre de Léonide Ouspensky.

Personnellement, je me souviens du temps où Léonide peignait ces fresques. C'était au début des années 1960. C'était le temps où ceux qui suivaient son enseignement se réunissaient rue d'Alleray, dans une petite maison qui appartenait à des moines orthodoxes qui suivaient un rite occidental plus ou moins bénédictin, dans une petite chapelle sans iconostase. Il y avait là le père Denis Chambeau, personnage le plus marquant du groupe, un vrai et grand exorciste devant le Seigneur, et qui était très ami avec Léonide.

Parmi les gens qui venaient, il y avait des Français et des étrangers. Il y avait aussi, parmi les élèves, quelqu'un qui venait d'Égypte, de l'Église copte: Izaak Fanous, grand rénovateur de l'iconographie dans son pays. C'est lui qui a peint la nouvelle grande cathédrale Saint-Marc au Caire. Il y a là une école d'iconographie qui remonte à Léonide Ouspensky et à son enseignement. Je voudrais profiter de cette occasion pour dire que l'Église qui a le plus profité à ce jour de l'enseignement de Léonide est l'Église de Finlande. Des jeunes gens venaient de Finlande suivre son enseignement ici, aussi bien pour la peinture que pour la restauration d'icônes,

et il est allé lui-même plusieurs fois en Finlande où il a fait des conférences.

On peut dire que Léonide Ouspensky a eu un rayonnement international. Son livre, *La théologie de l'icône*, est traduit au moins dans 10 langues, incluant le japonais, le nord-coréen – des pays aussi exotiques que cela ! – en arabe bien sûr, et dans toutes les principales langues européennes évidemment. Il a eu la force et la patience de recevoir des élèves des horizons les plus inattendus, mais toujours des Églises orthodoxes. Même si l'Église copte appartient aux Églises non chalcédoniennes, nous savons que, parmi celles-ci, c'est elle qui a la plus forte vénération des icônes. Son iconographie était extrêmement décadente et donc, grâce à Léonide, les choses se sont redressées.

Ici, il y a beaucoup de gens qui ont connu Léonide personnellement et vous serez tous d'accord pour dire qu'une de ses principales qualités était une authentique humilité. Une humilité très naturelle. Il était timide et de ce fait un peu abrupt. Il apprenait aux gens non seulement à peindre, à manier le pinceau,



icône de l'Entrée du Seigneur à Jérusalem.
L. Ouspensky. Église des Trois-Saints-Docteurs (Paris)



Déisis. L. Ouspensky. Église orthodoxe de Vanves

mais aussi à voir. Il enseignait le discernement du regard qu'il avait lui-même. Il disait à ses élèves: « Cherche cette ligne-là, cherche, elle n'est pas bonne, cherche, cherche ». Il y a, là-dessous, toute une philosophie de la peinture: il pouvait dire « cherche » parce qu'il n'admettait jamais un calque, il exigeait que chacun dessine librement – on regarde le modèle et on dessine ce qu'on voit. Son enseignement était fondé sur la liberté, les capacités personnelles, ce qui excluait toute forme de mécanisme. Cet enseignement fut repris avec beaucoup d'enthousiasme en Russie, peu de temps après la chute du régime soviétique. Aujourd'hui, nous vivons à une période décisive pour l'iconographie. En effet, des contestations de l'héritage d'Ouspensky se font parfois entendre, y compris en Russie.

Grégoire Aslanoff: Je crois que la Russie a une volonté de se réconcilier avec son histoire après 70 ans d'un communisme qui a essayé de la couper de son passé.

Il est intéressant de remarquer qu'il y a aujourd'hui d'autres courants totalement différents de l'esprit d'Ouspensky: un courant que j'appellerais archéologique. Il s'agit d'iconographes qui font des icônes contemporaines, des icônes sensées être vivantes, mais trahissant une démarche archéologique. Ce n'est pas ce que nous apprenait Léonide Ouspensky: son approche n'était ni archéologique, ni stylistique. Il ne cessait de répéter que l'icône n'est pas une question de style, c'est un langage, conforme ou non aux dogmes de l'Église, qui exprime ou non la doctrine de la sanctification. Sa vision de la Tradition a été définie par un de ses plus grands amis, Vladimir Lossky, dans son article « Tradition et traditions », et dans le livre qu'ils ont écrit ensemble, *Le sens de l'icône*. Il y est dit que la Tradition est le mode de réception de la Révélation, et un mode de réception vivant. Pour eux, la théologie ne pouvait pas être une répétition de formules. La répétition automatique était pour eux une hérésie. C'est pourquoi Ouspensky était si fortement

opposé à l'idée de copie dans l'iconographie. Il définissait l'icône non comme un style, mais comme un canon. C'est un canon, c'est-à-dire une norme intérieure, que l'on doit accepter de façon vivante. Ce qui ne peut se faire que dans l'Esprit Saint !

Père Nicolas Ozoline : Par rapport à ce que vient de dire Grégoire, il y a dans *La théologie de l'icône*, à la page 153, au chapitre neuvième, le plus essentiel, intitulé « Le sens et le contenu de l'icône », la phrase suivante : « Dans la création d'une icône, rien ne peut remplacer l'expérience personnelle et concrète de la grâce ». L'icône est donc un acte inspiré au sens fort du terme. Mais si cela n'est pas le cas, lorsqu'on n'a pas cette expérience personnelle, on peut peindre les icônes en transmettant l'expérience de ceux qui l'avaient. Cela rappelle les paroles de Grégoire Palamas qui disait qu'il y a trois genres de croyants : ceux qui ont une expérience personnelle de la communion avec le Seigneur, ceux qui ne l'ont pas mais qui font confiance à ceux qui l'ont eue – c'est comme les iconographes qui peignent d'après un modèle – et ceux qui n'ont pas d'expérience et qui ne tiennent pas compte des autres.

Père Nicolas Lossky : J'ai une toute autre approche. J'ai bien connu Léonide Ouspensky. En 1947, quand j'ai eu 18 ans, on m'a reçu dans la confrérie Saint-Photius et il y avait une règle dans cette confrérie, que lorsqu'un nouveau membre apparaissait, on lui nommait un moniteur, un guide, quelqu'un qui s'occupait de lui, sur le plan spirituel. Ce fut dans mon cas Léonide. Il a commencé par me faire faire des icônes et, à ce moment-là, je suis devenu chef de chœur de notre paroisse. Et Léonide chantait dans la chorale. Ce que vous disiez tout à l'heure à propos de la relation entre la liturgie et l'icône est très intéressant et c'est ce qu'il m'a enseigné. J'ai fait cinq icônes sous sa direction, et il m'a dit : « Ce n'est pas parce que tu ne sais pas dessiner – de toute façon, on peut toujours apprendre ! – mais ou bien tu fais des icônes toute ta vie et tu ne fais que ça, sans jamais rien faire d'autre, ou bien tu t'occupes de ce qui t'est donné : la théologie de la musique ». Et toute sa vie, il m'a poursuivi pour que j'écrive sur la théologie de la musique, du chant d'Église qui correspond exactement à la théologie de l'icône.

Nous avons la chance d'avoir à la paroisse Notre-Dame-Joie-des-Affligés une iconostase entièrement de Léonide Ouspensky et aussi beaucoup d'autres icônes, notamment celle de sainte Geneviève (voir l'illustration). C'est la dernière grande icône que Léonide

a faite et elle est merveilleuse. Je me souviens que, le dimanche matin, j'emmenais toujours les Ouspensky à l'église et nous passions toujours par Saint-Étienne-du-Mont ; nous allions sur la tombe de sainte Geneviève et Léonide y passait beaucoup de temps à regarder tous les vitraux sur lesquels est racontée la vie de la sainte. Il a mis sur son icône, tout autour, les mêmes épisodes de sa vie.

J'aimerais ajouter, en conclusion, quelques mots sur l'amitié entre Léonide Ouspensky et le père Jean René Bouchet, alors provincial des Dominicains. Je me souviens d'une scène entre les deux hommes, où Jean-René lui disait : « Mais il faut publier ton livre chez nous » ! Et Léonide lui répondait : « Non, non, non, je veux que ce soit le patriarcat de Moscou qui m'édite. D'abord, ce n'est pas ta foi ! » Le père Jean-René a immédiatement contredit : « Mais si, c'est exactement ma foi ! » Et Léonide a fini par céder et son livre est sorti aux éditions du Cerf pour cette raison.

Père Nicolas Ozoline : Il faut dire que c'est ce même père Jean-René Bouchet qui a écrit une préface remar-



Sainte Geneviève. L. Ouspensky.
Église Notre-Dame-Joie-des-Affligés (Paris)

quable à *La théologie de l'icône*, et que Léonide lui-même a écrit pour quelqu'un qui faisait partie de ce groupe, le père François Boespflug, qui était à un moment donné directeur des éditions du Cerf. Léonide a écrit pour sa thèse, qui s'intitule *Dieu dans l'art*, un de ses derniers textes, l'un des plus forts qu'il ait écrit. Il y dit que ce qui nous sépare de l'Église catholique c'est que, bien que durant la période iconoclaste la lutte nous ait été commune, la confession commune de la vénération des icônes a été remplacée *de facto* dans l'Église catholique par la vénération de l'art en tant que tel ! C'est une affirmation très forte !

Xénia Mouratova : Je n'étais pas une élève de Léonide Ouspensky à titre de peintre, mais comme historienne de l'image. Il y a eu une amitié, très profonde, entre nous. Nous étions de la même famille, j'étais comme leur fille adoptive.

Léonide m'a souvent raconté comment il était arrivé à la peinture des icônes d'une part, et à sa conception de la théologie de l'image d'autre part. Quand il est venu en France, il a beaucoup peint, il a beaucoup travaillé comme peintre. C'était une très belle peinture qui faisait penser à la peinture d'atelier. C'était un élève de Somov, un des plus grands artistes de son époque. Cet art appartenait à une esthétique qui n'avait rien de religieux. Ensuite, petit à petit, Ouspensky sentait qu'il manquait à cet art quelque chose d'essentiel, de sensible, de profond, de spirituel. Et il a commencé à chercher ce côté spirituel dans l'art roman et égyptien. J'avais des reproductions d'art égyptien. Mais l'art roman joua un rôle plus important pour lui. Il a commencé à aller souvent à Chartres ; il est allé en Bourgogne. Il a visité les grandes églises comme Vézelay, Autun. Puis il m'a dit : « Tu sais, je suis allé à Chartres, j'ai vu ces images. Mais cela n'a rien à voir avec la Tradition, c'est la Tradition qui est essentielle, c'est la Tradition qui doit être conservée ! ». C'est la force de sa théologie, de sa conception de l'image, de son art aussi. C'est la conservation de la Tradition et en même temps la création d'une nouvelle icône, de l'icône contemporaine. C'est quelque chose qui allait de paire chez lui.



Père Nicolas Ozoline : Mais il aimait beaucoup l'art roman et il en parlait comme de l'icône de l'Occident. Même dans son propre art, on peut trouver des éléments romans, par exemple, dans les ailes de l'archange Gabriel. Il y a aussi, et encore plus, des réminiscences très claires de l'art roman dans les sculptures qu'il a faites et dans les statues qui existent encore.

Grégoire Aslanoff : Il m'envoyait au musée Cluny. Il me disait : « Regarde les émaux et l'orfèvrerie de Limoges ».

Père Nicolas Lossky : À la fin de sa vie, Ouspensky m'a avoué qu'il était en fait sculpteur et non peintre. La dernière fois qu'il a fait une sculpture, c'est la croix qui est sur la tombe de mon grand-père et je me souviens comment il la faisait. Il m'a dit : « Viens me voir, j'ai quelque chose à te montrer ». Alors, je suis arrivé chez lui, rue Breguet. Il y avait là quelque chose qui était recouvert d'un linge immense qu'il a arraché : « Regarde ! » « Mais c'est absolument mer-

veilleux », dis-je. « Tu es fou, me dit-il, tu ne vois pas que c'est de la sculpture ! - Bah oui, je lui ai dit, c'est bien ce qu'il faut, c'est en trois dimensions ! ». Et si vous allez au cimetière, allez voir ma tombe, 'professeur Nicolas Lossky' [il s'agit de la tombe du grand-père du père Nicolas Lossky, Nicolas O. Lossky], vous avez cette croix qui est absolument merveilleuse. Et c'est là qu'il s'est libéré de cette idée qui était absolument ancrée en lui, qu'il faut deux dimensions. Ils avaient trouvé dans un village de la Russie profonde, lors de l'un de ses voyages tardifs, des statues du XIV^e siècle en bois. Et ces statues lui ont montré qu'on peut faire des statues en trois dimensions et que c'est très iconographique.

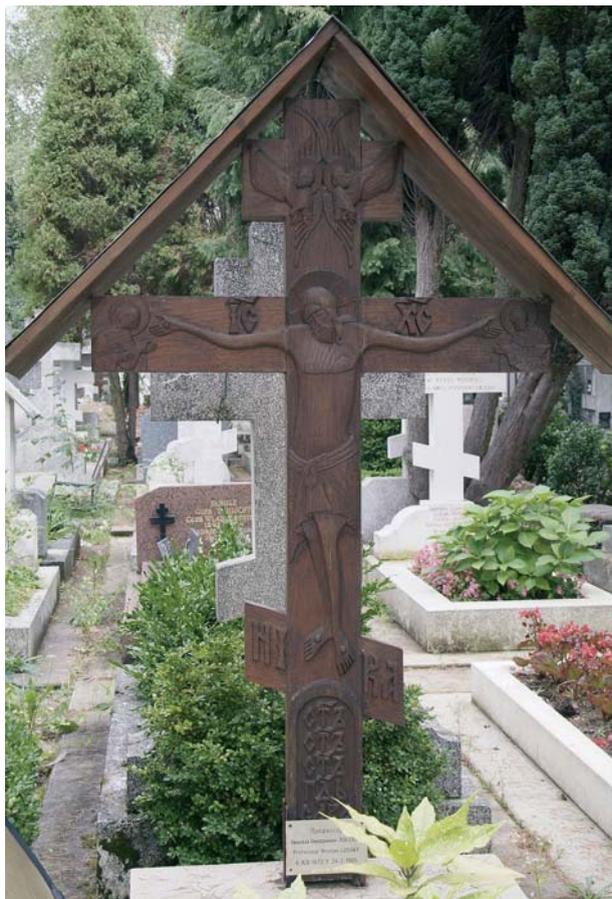
Père Nicolas Ozoline : Il a toujours dit que la tridimensionnalité n'était pas un empêchement.

Grégoire Aslanoff : C'est écrit dans son livre ! Pour lui, il n'y avait pas de différence entre les deux ! Et ses icônes peintes, elles ont un relief, elles ont un volume.

Anne Philippenko : Léonide Ouspensky aimait beaucoup la peinture de père Grégoire Krug, pas pour la technique ni pour les produits qu'il employait - qui étaient parfois fantaisistes - mais pour la liberté avec laquelle il peignait. Léonide disait de lui-même qu'il n'avait pas cette liberté, il se trouvait lui-même trop raide, il souffrait de cette raideur, de son regard qu'il trouvait trop juste pour les proportions. Il n'avait pas cette envolée qu'il trouvait chez le père Grégoire. Ici il y a une petite icône de saint Vladimir. On m'a dit que c'est une de ses dernières icônes. Je ne savais pas qu'elle était d'Ouspensky. Quand je l'ai vue, j'ai trouvé qu'il y avait une liberté extraordinaire ! J'ai cru que c'était un enfant qui commençait à peindre, alors que c'était Léonide en fin de vie. Et je me suis dit : « Là, il a trouvé cette liberté qu'il désirait ; là il l'a trouvée ! ».

Père Nicolas Ozoline : Il était tellement modeste qu'il était convaincu que le plus grand peintre d'icônes du XX^e siècle était Krug ! Mais, en fait, il y a des icônes de Léonide qui sont au même niveau que celles du père Grégoire !

Anne Philippenko : J'ai travaillé avec Léonide Ouspensky pendant des années, j'ai étudié avec lui la restauration. Je pensais rester seulement restauratrice, mais Léonide m'a dit que c'était impossible ! Il était indispensable de savoir peindre une icône pour pouvoir la restaurer. Il faut savoir la lire, la comprendre, et donc pendant toutes ces



Croix sculptée par L. Ouspensky sur la tombe de N. O. Lossky. Cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois

jours, nous partagions notre travail en deux parties : une première moitié à peindre, une autre moitié à restaurer.

Il n'avait pas de théorie toute faite. Il avait une certaine technique bien sûr, beaucoup plus riche qu'on ne le pense, et il n'employait pas ces mots-là, mais cela devait être un plaisir, une prière, et il donnait donc énormément de possibilités et de libertés pour les couleurs, pour la manière de poser les couleurs, de monter les lumières du visage. Nous avons de très belles icônes à restaurer, des icônes anciennes, et on voyait à quel point elles n'étaient pas faites d'une seule manière. Maintenant on lit des traités sur le sujet, qui vous disent qu'on commence par ci, qu'on continue par ça, qu'on revient là ; mais ce n'était absolument pas comme cela avec Léonide. Il y avait une grande liberté, en respectant les canons de la Tradition, et toute la difficulté c'était de comprendre cela.



Saint Vladimir. Icône de L. Ouspensky

Il m'expliquait, mais il ne parlait pas beaucoup, en tout cas avec moi. Par contre, il montrait beaucoup, il aidait à comprendre, à apprendre à « lire » les icônes. Et les mots étaient de trop : il laissait s'aiguiser notre regard, il nous apprenait à regarder les icônes. Et cette technique était celle qu'il a employée, en tout cas avec moi. C'est comme cela que nous travaillions : nous posions le dessin, nous l'adaptions aux dimensions de la planche, selon la distance à laquelle l'icône devait être vue, puis nous peignions avec de la terre de sienne naturelle, sans liant et avec un petit pinceau plat, sur l'enduit directement, ou sur des planches d'essai, enduites comme les autres, comme pour une vraie icône. Nous prenions ce petit

pinceau plat avec de l'eau et nous resculptions peu à peu le dessin. Nous utilisions le dessin antérieur pour le corriger - parce que si je gomme, j'efface ma faute. Donc, je n'ai plus rien sur quoi m'appuyer. Tandis que là, j'utilise ma faute, mon erreur, pour qu'en retravaillant mes traits, je cherche ma ligne que je trouve justement par petites touches, par approximations successives, de même pour l'auréole qui ne devait pas être un cercle, même si elle entoure la tête du saint, mais un rond trouvé peu à peu qui entoure l'ovale de la tête. Il y avait à chaque fois un regard nouveau à porter. Il fallait apprendre cette liberté dans le respect des canons, dans la Tradition et dans l'humilité.

Quelques souvenirs de Léonide Ouspensky par un de ses élèves, Bernard Frinking

Il m'a été donné, dans ma vie, de rencontrer quelques personnes très remarquables. Parmi celles qui eurent une influence durable sur ma vie et celle de ma famille, furent Léonide Ouspensky et son épouse Lydia. C'est du peintre que je dirai quelques mots aujourd'hui, mais derrière lui se profile toujours celle qui était avec lui et œuvrait avec lui.

Léonide et Lydia habitaient à Paris, au 39 de la rue Bréguet dans le XI^e arrondissement de Paris. Au rez-de-chaussée, il y avait un atelier d'où sortaient des bruits assourdissants et métalliques pendant la journée. La chambre de l'appartement des Ouspensky était le lieu de travail de l'iconographe. Dans l'angle de la pièce, à gauche de la fenêtre, contre le mur, se trouvait une toute petite table et à côté d'elle, un tabouret. Sur la table, un grand nombre de pots de verre avec les pigments, un pot d'eau et un autre avec des pinceaux. Léonide travaillait assis sur une chaise, l'icône qu'il était en train de peindre posée sur un tabouret. On ne peut imaginer équipement plus

rudimentaire. Mais ce n'est pas lors de notre première rencontre qu'il nous a été donné de les visiter chez eux. Ce n'est que plus tard que j'ai pu constater la simplicité de leur vie et la sobriété de leur environnement quotidien.

Il faut dire d'abord ceci : Place Furstemberg à Paris, il y avait le Centre d'Art sacré où des étudiants s'exerçaient à la peinture et au dessin. Je l'avais fréquenté pendant un an ou deux. Mais, à vrai dire, j'avais l'impression que ce que l'on concevait comme de l'art sacré, n'était qu'art profane à sujet religieux. On y apprenait à dessiner et à peindre selon différentes techniques mais aucune réflexion théologique n'accompagnait la démarche et je commençais à comprendre qu'il fallait chercher cela ailleurs. C'est dans ce contexte qu'un jour je fis la connaissance de Léonide Ouspensky, dans la rue, à la sortie de la liturgie. Je lui ai raconté ma quête et, comme le courant passait bien, il m'a invité à venir suivre des cours d'iconographie qu'il donnait à ce moment-

là dans les locaux d'une petite communauté monastique orthodoxe qui suivait la règle de saint Benoît¹. Elle était située dans la rue d'Alleray, dans le 15^e arrondissement à Paris. Le cours avait lieu le samedi après midi et se terminait par l'assistance aux vêpres à l'église de l'exarchat – rue Pétel – tout près de là. La petite bibliothèque à l'étage fonctionnait comme atelier. L'assistance comprenait quelques dames d'un âge certain. Léonide parlait peu ; quelquefois un mot d'encouragement. S'il ne disait rien à une personne pendant un certain temps, il n'y avait pas grande chance qu'un jour quelque chose de valable puisse sortir de ses mains. Mais quand il disait quelque chose, il touchait souvent le cœur du problème. Plus tard, quand il y eut davantage d'élèves, l'atelier s'est déplacé dans les locaux de l'exarchat. L'atmosphère y était très calme et intérieure et les rencontres avec Mgr Antoine (Bloom), exarque du patriarcat de Moscou en France de 1963 à 1973, étaient inoubliables.

Entre-temps, mon épouse Anne, nos enfants et moi, avons été reçus dans l'Église orthodoxe et cela c'était passé à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. Nos parrain et marraine étaient Léonide et Lydia qui avaient bien voulu nous accompagner à cet endroit, ce qui montrait de leur part une grande ouverture d'esprit, pour l'époque dont nous parlons². C'était en l'année 1961. Si j'aborde ce sujet, c'est pour montrer leur ouverture d'esprit, alors qu'il était très rigoureux sur les problèmes canoniques et ne faisait pas de concessions à l'esprit du temps. Un jour, je suis venu chez lui, à la maison, avec ma première icône du Christ Pantocrator. Il faut dire qu'à l'époque on ne commençait pas par peindre la Sainte Face du Christ qui représente bien un des sommets de l'iconographie. Je m'étais donc lancé après un temps assez long de préparation et, tout content, je montais les quatre étages de la rue Bréguet avec mon icône du Seigneur sur moi. Après l'accueil discrètement chaleureux, selon l'usage, j'ai posé mon travail contre le mur sur la petite table à manger. Léonide était assis face à l'image et moi, sur la chaise à côté. Il a regardé l'icône avec une grande attention puis a tourné le regard vers moi. Puis il a regardé de nouveau l'icône un certain temps, pour ensuite me regarder droit dans les yeux. Et puis il m'a dit tranquillement : « Il a le regard aussi hautain que toi ». J'avais appris quelque chose sur moi-même et cette leçon était sans prix.



Lydie Ouspensky

Léonide Ouspensky n'enseignait pas seulement une technique. Il transmettait la tradition de l'Église, avec peu de paroles, mais surtout par sa vie. Et, de temps en temps, une remarque bien placée qui montrait que nous avions encore du chemin à faire pour sortir de nos habitudes mentales et pour entrer dans l'esprit de la tradition spirituelle qui est celle de l'Église. Il y a certes beaucoup à apprendre de certains bons livres, mais au moins aussi importante est l'écoute de la voix de celui qui a fait un long chemin, qui voit au moment opportun, et qui est capable d'exprimer ce qu'il voit. Je me rappelle maintenant ce qu'à l'époque je ne savais pas : il avait regardé la mort en face au moment où, jeune homme, il allait être fusillé, pour en réchapper à la dernière minute. N'était-ce pas là un élément de son secret ? En enseignant moi-même, j'essaie de transmettre ce que j'ai appris de lui. Ce que j'ai reçu en paroles et par sa présence. Il me disait par exemple : « Un lieu de présence n'a pas sa place dans une exposition ». Je n'ai donc jamais participé à un tel événement.

¹ Le prieuré Saint Denis et Saint Séraphin de l'archimandrite Denis Chambeau, 11 rue d'Alleray, dans le XV^e arrondissement de Paris.

² L'Institut Saint-Serge était sous la juridiction du patriarcat de Constantinople depuis 1931.



Mais ce n'était pas tout, bien entendu. N'avait-il pas toujours insisté, dans nos rencontres, sur le fait qu'il fallait apprendre à se détacher du résultat ? Que le rayonnement de la beauté était un don de Dieu qui opère en nous par le Saint Esprit ? Que le premier objectif de l'enseignement de l'iconographie n'était pas la production de l'icône, mais l'accomplissement de l'iconographe lui-même ? Et il faut convenir qu'aujourd'hui il est nécessaire de beaucoup insister sur ce point. Car dans le monde, l'accent est mis sur l'objet que l'on produit et on est jugé selon la qualité de ses productions. Là, l'accent est sur le chemin que la personne doit accomplir pour qu'un jour le Saint Esprit puisse agir par elle aussi.

Quand on regarde ses icônes, on ne peut qu'être frappé par le rythme qui est présent dans le mouvement des différents éléments qui les composent. Ceci ne peut être le cas que chez celui qui est apaisé intérieurement et où une certaine unité intérieure est atteinte par un long exercice spirituel. Ses icônes ont incontestablement ce caractère d'une unité intérieure qui apaise celui qui les fréquente et les regarde avec une certaine intensité.

Il ne copiait donc pas les icônes des anciens et n'enseignait pas à faire ainsi, comme cela se fait beaucoup aujourd'hui. Chaque icône d'Ouspensky est comme un nouveau commencement, comme une nouvelle rencontre avec celui qui y est représenté et montre quelque chose de la vie intérieure de cette personne comme aussi, et cela va de soi, du peintre lui-même.

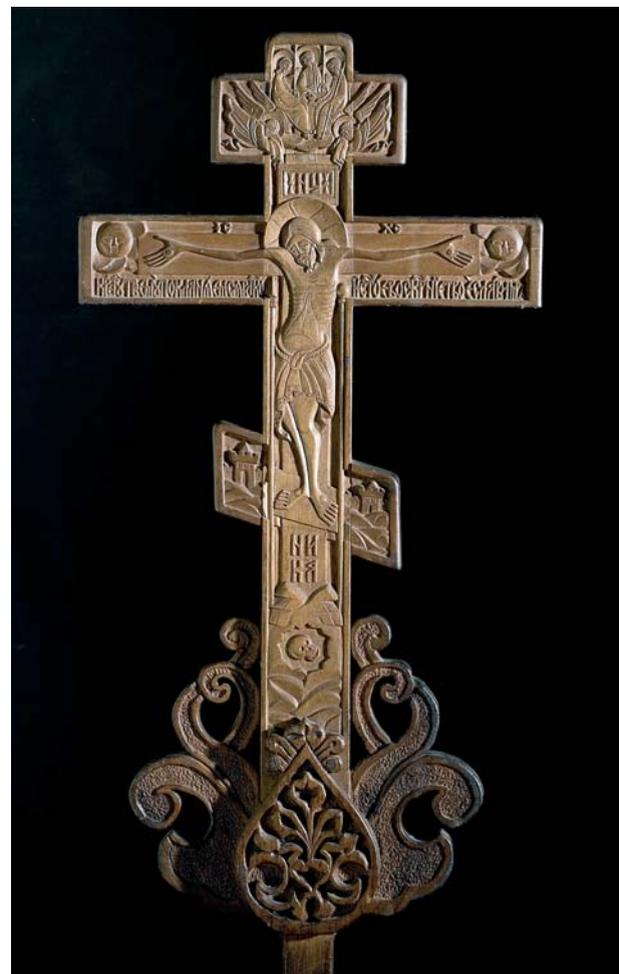
Je dois dire qu'il regardait ce qui se passait sur le plan de l'iconographie, autour de lui, avec un certain étonnement. Il se demandait si la greffe avait pris et si la tradition iconographique authentique avait été vraiment accueillie et comprise. Il est évident qu'on peut se poser cette question aujourd'hui avec une certaine insistance.

S'il a consacré du temps à écrire pour faire connaître l'enseignement de l'Église sur le sens des images, il avait encore une autre occupation sur le plan des icônes. Il faisait de la restauration pour des collectionneurs et des musées. Il avait perfectionné ses connaissances sur ce point dans certains ateliers en Russie. Et sans utiliser tous les instruments qu'on pouvait mettre en œuvre ailleurs, il excellait dans ce travail, sentant profondément le caractère de chaque icône.

Je me rappelle très vivement le jour de sa mort. Il était couché sur son lit dans sa chambre. Nous étions là, quelques amis et connaissances autour de lui, pour célébrer la panikhida et lire les Psaumes, comme le

veut la tradition. Lydia donnait l'exemple à tout le monde par son attitude, fruit d'un long chemin d'ascèse et d'amour. A un moment donné, est entré dans la pièce celui qui était à ce moment-là le provincial des Dominicains de France, le père Jean-René Bouchet. Il arrivait de Suède et était visiblement très fatigué. Après avoir prié un certain temps avec nous, il nous quitta ému. Nous apprenions le lendemain que, rentré dans sa cellule, il était tombé et avait, le jour même, quitté lui aussi ce monde.

Léonide Ouspensky ne nous a pas quittés. Il est encore parmi nous par la prière et le souvenir de son exemple, de la simplicité de sa vie ascétique. Lydia aussi, qui l'a rejoint un peu avant sa centième année ici-bas. Nous rendons grâce à Dieu pour le don qu'il nous a fait de les connaître. Mémoire éternelle.



Croix sculptée par L. Ouspensky, église orthodoxe de Vanves

Léonide Ouspensky et le père Jean-René Bouchet o.p. par le père Nicolas-Jean Sed

Le père Jean-René Bouchet, né en 1936, fit profession religieuse dans l'Ordre de Saint Dominique en 1959 (dans la province de Toulouse) et fut prieur de la province des dominicains de France de 1980 à 1987. Professeur de patristique et d'histoire de la vie religieuse, il contribua à faire connaître la spiritualité orientale et notamment la tradition de l'Église orthodoxe russe, dans laquelle il avait de nombreux amis. Il participait régulièrement aux liturgies de la paroisse Notre-Dame-Joie-des-Affligés (rue Saint-Victor à Paris, patriarcat de Moscou). Il est notamment l'auteur de Si tu cherches Dieu, Aux sources de la vie monastique, du Lictionnaire patristique dominicain, et rédigea la préface de La théologie de l'icône dans l'Église orthodoxe de Léonide Ouspensky.

Quand Madame Émilie Van Taack m'a invité à prononcer un bref témoignage sur le père Jean-René Bouchet, dans sa relation avec Léonide Ouspensky, et qu'elle m'a indiqué la date et l'heure de cette intervention, j'ai souri : l'hommage rendu à Léonide Ouspensky par ses amis et sa communauté orthodoxe tombait au même moment que celui, retenu par les frères du couvent Saint-Dominique (Éditions du Cerf), pour le père Jean-René ! Je revivais immédiatement ce 15 décembre 1987 au matin, quand je ne m'alertai pas, sur l'instant, de quelques anomalies à l'étage du couvent où je vivais avec le père Jean-René : sa lumière allumée, par exemple, alors qu'il était si régulier dans sa vie quotidienne. Il était décédé dans la nuit. En effet, je croyais qu'il était à un office religieux pour Léonide Ouspensky. La veille au soir, alors que je dînais plus tôt que d'habitude pour aller faire un cours, il était venu me tenir compagnie et, bien qu'il fût de retour de Stockholm, il ne me parla que des obsèques de Léonide Ouspensky : il était très ému et bouleversé.

Des années 1970 jusqu'à la fin de sa vie (il est mort à la fin de sa charge de provincial, à l'âge de 51 ans, comme saint Dominique lui-même, auquel il consacra ses derniers textes en une biographie), le frère Jean-René a entretenu une relation assidue à l'orthodoxie, particulièrement l'orthodoxie russe de l'émigration en France. Cévenole, fils de mineur, le frère Jean-René avait reçu de ses parents la possibilité d'étudier à l'université pour qu'il devint avocat et défendit les mineurs. En réalité, il entra dans la province de Toulouse de l'ordre dominicain, après un essai à l'abbaye bénédictine d'En-Calcat. Il résumait le passage de l'un à l'autre en expliquant qu'il goûtait tellement les observances et la liturgie monastiques qu'il leur avait par là préféré le Christ et sa prédication. Il recut une solide formation thomiste, mais très vite se passionna pour les Pères de l'Église qu'il fré-

quentabundamment. Il consacra des études remarquées à Grégoire de Nysse. Au Saulchoir, il obtiendra la permission de lire régulièrement la revue des moines de Chevetogne, *Irenikon*. Le Maître de l'ordre, le père Aniceto Fernandez, l'estimait avec affection et lui confia, ainsi qu'au père André Duval, le soin de proposer la quatrième rédaction, dans l'histoire, des constitutions des moniales dominicaines. Et le frère Jean-René retrouvait, dans les origines de l'ordre, cette même attention aux Pères, notamment aux Pères du désert. Puis, il devint maître des novices à Toulouse, quand, dans la crise des années 70, le noviciat recommença d'accueillir de jeunes frères. Il fut élu prieur du couvent de Strasbourg en 1978, peu après la réouverture du noviciat de la province de France. Enfin, il fut élu, en 1980, prieur provincial de la province dominicaine de France.

J'ai entendu à l'occasion l'un ou l'autre frère dominicain me demander si le frère Jean-René n'avait pas été tenté de passer à l'orthodoxie dans les années 70. Certains ont même affirmé qu'il avait été sur le point de le faire. Je voudrais aujourd'hui clarifier ce point en rappelant le contexte et en précisant ce qu'il en fut. On ne mesure plus aujourd'hui ce que fut le climat du début des années 70 dans l'Église catholique de France. Pour peu qu'on relise les textes que donne Denis Pelletier dans son livre, *La crise catholique*, on comprend le malaise que put éprouver un homme si profondément marqué par une formation théologique classique et un sens vif et passionné du renouveau qu'apportait la fréquentation des Pères de l'Église. Par ailleurs, on se souvient mal que l'évocation des camps en Union Soviétique et de la persécution des chrétiens étaient à peu près inaudible pour de nombreux représentants de l'intelligentsia et de l'Église (là aussi, on était volontiers « compagnons de route » des communistes) avant que, en quelques mois, la publication à sensation du



Notre-Dame de Jérusalem. Icône de L. Ouspensky.
Église des Trois-Saints-Docteurs (Paris)

premier volume de *L'Archipel du goulag* par Soljenitsyne ne crée une véritable bascule dans les consciences et les discours. Et comment oublier l'impact des textes marxistes de Lénine et de Trotski autour de Mai 68, dans la société et parfois dans l'Église. Enfin, à cette même époque, de manière para-

doxale, Olivier Clément faisait découvrir au grand public occidental la figure charismatique et fascinante d'Athénagoras 1^{er} par son livre de dialogue. Le rayonnement de ce livre, le talent et la spiritualité d'Olivier Clément, manifestaient la grandeur de ce qu'on peut appeler l'anthropologie traditionnelle, ou plus

exactement une proposition néo-patristique de celle-ci au monde d'aujourd'hui.

Dans un tel contexte, oui, le frère Jean-René s'est senti en profonde affinité avec le monde orthodoxe, celui de l'émigration particulièrement. Oui, il a été tenté non seulement par un rapprochement avec cette orthodoxie mais par un passage à celle-ci. Toutefois, il est sûr qu'il n'aurait en aucun cas accepté un rebaptême comme il y a pu y en avoir à l'occasion: il s'en indignait. Je ne suis pas sûr qu'il aurait jamais franchi le pas car il avait un attachement viscéral à la tradition religieuse dominicaine. Mais, en réalité, l'explication vraie de ce qu'il n'a jamais fait un tel passage tient dans la qualité religieuse des amis orthodoxes que fréquentait assidûment le frère Jean-René. Ces grandes amitiés, de par leur qualité religieuse, ont en même temps mis le père Jean-René, et peut-être ses amis, sur le chemin de l'unité et de la communion. Et ce faisant, elle leur permettait d'assumer et de vivre plus authentiquement leur propre situation confessionnelle. Le vrai lieu d'interprétation de la position du frère Jean-René tient dans l'authenticité de ses amis et la qualité religieuse de leurs relations.

L'itinéraire du frère Jean-René peut être fortement caractérisé comme un œcuménisme du chemin dans l'amitié (le dernier titre de son livre est *Chemin faisant*), ou même puissé-je risquer l'expression de « spiritualité synodale » dans un sens étymologique. Je ne puis citer tous les amis orthodoxes, simples fidèles, religieux, théologiens ou prêtres, avec lesquels il entretint des relations amicales, mais je ne peux faire moins que mentionner l'ensemble des familles Lossky, la famille Tchekan, et particulièrement Léonide et Lydie Ouspensky. Beaucoup d'entre eux, au sortir de la liturgie à la mémoire de Léonide Ouspenski, il y a vingt ans, se retrouvèrent dans sa chambre au couvent Saint-Dominique (Éditions du Cerf), pour une panikhide autour de son lit, autour de son visage paisible et rayonnant d'un extraordinaire sourire. Cet office était si émouvant qu'il fallut porter assistance au jeune fils d'un membre du personnel présent, tant il était, comme nous, bouleversé.

Cette spiritualité du chemin œcuménique est caractérisée tout d'abord par l'amitié. Et, dans le cas du frère Jean-René, celle-ci était très chaleureuse et nourrie des délices du parler méridional. Dans cette spiritualité, la connaissance et l'étude étaient essentielles: il a dû lire à peu près tout ce qui lui était accessible en français sur les Églises d'Orient. Il a enseigné et, en son

temps, beaucoup contribué à faire connaître, par exemple, la prière du cœur, la prière de Jésus, ou les Pères du désert, comme en témoignent un certain nombre de numéros de *La Vie Spirituelle*, qu'il dirigea à partir de 1979, à la mort du père Albert-Marie Besnard. Il fréquentait, chaque fois que ses charges le lui permettaient, les fêtes orthodoxes pour vivre ces fêtes liturgiques avec la communauté orthodoxe. Il aimait se joindre à l'occasion à la chorale de la paroisse Notre-Dame-Joie-des-Affligés. Il rédigea une proposition de lectionnaire patristique dans le cadre de la mise en œuvre de la réforme liturgique. De tout cela, ses nombreuses prédications, retraites et sessions ou cours étaient abondamment marqués. Et tout cela, il l'accomplissait dans le strict respect de la discipline des Églises, quoiqu'il en souffrît, mais ne s'autorisait en aucun cas à anticiper sur la dimension ecclésiale d'une communion vraie.

De toute cette activité foisonnante et parfois harassante, un moment chaque année lui était particulièrement cher: la retraite œcuménique commune et les célébrations chez les sœurs protestantes de Pomeyrol et la liturgie de la fête de la Transfiguration à Saint-Étienne-du-Grès. Et cela, pendant une vingtaine d'années. Je peux témoigner combien il a aimé échanger dans ces circonstances avec Nicolas Lossky, le pasteur Michel Bouttier et la centaine de participants. Je n'y étais pas présent; mais dès qu'il rentrait, il me racontait chaque session par le menu, au point que les revivais et pourrais les raconter!

Le frère Jean-René Bouchet a collaboré aux Éditions du Cerf à partir de 1979. Les Éditions du Cerf ont publié les œuvres d'orthodoxes de l'émigration dès les années 30: que l'on pense à Myrrha Lot-Borodine ou au père Nicolas Afanassieff par les soins du père Yves Congar, que ce soit la *Traduction œcuménique de la Bible* ou les théologiens comme Meyendorff et Evdokimov par les soins du père François Refoulé. Mais c'est au père Jean-René que l'on doit précisément la publication de *La Théologie de l'icône* de Léonide Ouspensky en 1980. Elle a été, pour le père Jean-René, l'occasion de visites régulières qui lui ont donné de très grandes joies. C'est à lui également que l'on doit la publication de la collection « Catéchèse orthodoxe » et particulièrement de *Dieu est vivant*, qui a tant marqué, en France et à l'étranger, dans une période d'incertitude catéchétique. Je ne veux pas oublier qu'il a publié dans *La Vie Spirituelle* qu'il dirigeait le *Cours de théologie dogmatique* de Vladimir Lossky.

Moi-même, plus tard, j'ai réussi à mener enfin à bien la publication du livre *Le sens des icônes* de Vladimir Lossky et Léonide Ouspensky, après bien des péripéties. Le frère Jean-René y tenait beaucoup car il y voyait au XX^e siècle le livre-phare sur les icônes qui permettait de faire comprendre que les icônes n'étaient pas un objet de piété, comme beaucoup le croyaient, mais un lieu théologal par excellence. À l'occasion du soixante-dixième l'anniversaire de l'église des Trois-Saints-Docteurs et pour le vingtième anniversaire du départ de Léonide Ouspensky, ont été publiés de très beaux ouvrages d'icônes de ce dernier et du Père Krug par les soins du diocèse de Chersonèse – et les Éditions du Cerf sont très heureuses d'offrir leurs services pour la diffusion de ces livres. Le titre *La Théologie en couleur* aurait ravi le frère Jean-René. Au fond, ce titre de *La théologie en couleur* résume au mieux ce qu'il a vécu en ses amitiés avec les orthodoxes. Et l'ardent prédicateur qui, dans l'un de ses jardins secrets, poursuivait l'étude des masques dans les différentes cultures, aurait volontiers hoché la tête et souri en lisant sous la plume d'Ouspensky ce passage rajouté à la nouvelle édition de *La théologie de l'icône*, selon le souhait de Lydie Ouspensky, son épouse: « ...l'on peut dire que, si durant la période iconoclaste, l'Église a lutté pour l'icône, c'est l'icône qui, à notre époque, lutte pour l'Église. Elle est appelée à jouer un rôle qu'elle n'a jamais encore joué dans le christianisme. Lorsque la parole se dévalorise et cesse d'exprimer son contenu, elle est remplacée par l'image; c'est celle-ci qui est appelée à témoigner de l'Église, à être une manifestation visible de son unité indestructible » (p. 519 de l'édition 2003).

Ces quelques mots seraient insuffisants si, de même que j'ai précisé le rapport du père Jean-René avec l'orthodoxie, je n'indiquais la préoccupation de sa fin de sa vie: en 1982, il a connu un tournant dans sa manière d'appréhender la situation. De par sa charge de provincial, il évolua. En prenant sa charge au début des années 80, il croyait et espérait qu'on rétablirait tout simplement le lien entre les jeunes et les représentants compétents de la tradition. Il croyait lui-même que la tradition des Pères apporterait les réponses aux questions de notre temps. Il suffirait de les mettre en contact. À partir de 1982 (précisément), il fut tout aussi convaincu que c'est dans la connaissance de la tradition qu'on puiserait des solutions et des possibilités encore inconnues, mais que pour cela il faudrait comprendre notre temps et s'intéresser suffisamment à celui-ci pour que l'ex-

ploration de la tradition soit féconde et actuelle. Cet effort pour comprendre notre temps, son histoire, pour formuler, à partir de là, les bonnes questions par lesquelles solliciter la tradition, devint dominant dans ses lectures. Et pour cela il s'installa même au couvent Saint-Dominique pour disposer au mieux d'informations et de contacts.

Ces quelques éléments biographiques peuvent paraître bien modestes. Qu'on ne s'y trompe pas! Ils ont donné par la suite un rayonnement et une influence plus considérables qu'on ne le perçoit. Il y a à cela une raison bien simple: on a déjà évoqué le caractère chaleureux et cordial du frère Jean-René dans ses amitiés; dans ses relations avec ses frères dominicains, le frère Jean-René était également tout aussi chaleureux et cordial et il goûtait par-dessus tout le plaisir de raconter et par là de partager ses passions. Par ce biais aussi, il eut beaucoup de rayonnement et d'influence. Que l'on pense à un jeune André Gouzes qu'il encourage si fort à fréquenter la liturgie byzantine, ou au père Maxime Gimenez qu'il encourage sur la route du monastère de Chevetogne, mais que l'on pense aussi à un théologien aussi gentil, mais grave, que le père Vincent Leroy, directeur de la *Revue thomiste*, avec qui, comme avec d'autres, il échange sur ces questions dans les années 70 au couvent de Toulouse. Et pour témoigner de ce rayonnement fraternel, c'est au père Vincent Leroy que je laisse un dernier mot par un texte que le père Gilles-Hervé Masson, prieur du couvent Saint-Dominique, rappelle à ma mémoire. Ce texte, bien qu'il soit un peu difficile, il est bon de le relire, en cette mémoire commune de Léonide Ouspensky et de Jean-René Bouchet:

« Si les vues, qu'à la suite du Père Bouyer, j'ai présentées dans cette Note, en les proposant à la réflexion et à la discussion du lecteur devaient s'avérer, il faudrait convenir que l'unité réalisée au sein de l'*Una Sancta* est encore plus mystérieuse et cachée en Dieu que nous ne serions portés à le penser, et profondément différente, en sa visibilité même, de tous les modèles humains d'unité sociale auxquels nous sommes toujours tentés de l'assimiler et de la ravalier; qu'entre le plan où les contradictions ont éclaté en déchirant son unité et celui où elles ne sont plus vécues que comme des contrastes, il y a celui où les contestations demeurent, qui ont pu ébranler et disloquer dangereusement l'édifice et en occulter l'unité aux yeux des hommes, mais sans en rompre définitivement la cohésion théolo-



Baptême du Seigneur. Icône de L. Ouspensky. Église des Trois-Saints-Docteurs (Paris)

gale. C'est là que se fonde notre ardente espérance. Que la puissance de Dieu qui a pu si longtemps tenir en échec la malice des hommes et les assauts de l'enfer, veuille aplanir les chemins de la réconciliation, opérer la conversion des esprits et des cœurs qui seule permettra la restauration de la communion plé-

nière, au sein d'une Église où se manifestera pleinement la rectitude de son orthodoxie et l'authenticité de sa catholicité! » *Note sur l'unité de l'Église catholique et orthodoxe (Toulouse, le 22 février 1971, RT, p. 528-49, conclusion)*

orthodoxie

Orthodoxie en Europe

L'Église orthodoxe russe en Belgique, aux Pays-Bas et au Luxembourg

Par le père Serge Model, secrétaire du diocèse orthodoxe russe de Belgique

En prolongement du dossier sur l'Église orthodoxe russe en Europe occidentale publié dans le numéro 6-2007 du Messenger de l'Église orthodoxe russe, et bien qu'elles ne relèvent pas de l'archevêque de Chersonèse mais de diocèses propres, il nous a semblé intéressant de présenter les paroisses orthodoxes russes ou d'origine russe en Belgique et aux Pays-Bas, ainsi qu'au Luxembourg. Situés aux confins des mondes latin et germanique, ces trois petits pays du nord de l'Europe (16 millions d'habitants pour les Pays-Bas, 10 millions pour la Belgique et 450 000 pour le Luxembourg) sont, malgré leurs différences, liés par une histoire largement commune, qui a trouvé son aboutissement dans l'union économique du Benelux et surtout dans les Communautés puis l'Union européenne, dont ils sont les co-fondateurs et abritent nombre d'institutions.

1) Les paroisses orthodoxes russes en Belgique

Partiellement évangélisée dès le I^{er} siècle de notre ère, la future Belgique sera christianisée en profondeur après les grandes invasions. A partir du VII^e siècle, de nombreux saints illumineront ses contrées, comme saint Amand, saint Remacle, saint Lambert de Liège, sainte Gertrude de Nivelles, puis saint Hubert ou sainte Godelieve. Dans ces territoires traditionnellement catholiques-romains, c'est l'Église russe qui amènera l'orthodoxie au XIX^e siècle, en créant en 1862 un premier lieu de culte permanent près l'ambassade impériale à Bruxelles: la petite église Saint-Nicolas. Auparavant, une chapelle orthodoxe avait existé quelques années dans le palais bruxellois de la grande-duchesse russe Anna Pavlovna (voir le chapitre suivant sur les Pays-Bas).

Mais la présence orthodoxe en Belgique est surtout marquée par l'émigration russe consécutive à la révolution bolchevique de 1917. Selon les estimations courantes, 8 000 à 10 000 Russes arrivèrent en Belgique dans les années 1920-1930, où ils fondèrent, sous l'autorité du métropolite Euloge (Guéorguievsky) – alors exarque du patriarcat de Moscou en Europe occidentale – des paroisses dans

les villes de Bruxelles, Anvers, Charleroi, Gand, Liège et Louvain (grâce au cardinal Mercier notamment). En raison de la division de l'orthodoxie russe à l'étranger, l'Église russe hors-frontières créa également ses propres paroisses, dont le beau temple-mémorial construit en style russe à Bruxelles en mémoire du tsar Nicolas II et de toutes les victimes du bolchevisme, et dédié à Saint Job. Dès 1929, un premier évêque orthodoxe s'installa à Bruxelles en tant qu'auxiliaire pour la Belgique du métropolite Euloge: Mgr Alexandre (Nemolovsky), auparavant évêque aux États-Unis. En 1936, il sera confirmé par le patriarcat de Constantinople (au sein duquel il avait suivi le métropolite Euloge en 1931), et en 1937, officiellement reconnu par l'État belge comme archevêque orthodoxe de Bruxelles et de Belgique.

Après la difficile période de la guerre et d'occupation, au cours de laquelle certains Russes se comportèrent en résistants (l'archevêque Alexandre fut arrêté par les Allemands en 1940 et déporté à Berlin), tandis que d'autres souhaitaient la victoire d'Hitler sur le bolchevisme, une nouvelle période s'ouvrit avec le retour de l'archevêque (revenu de captivité) au sein du



patriarcat de Moscou en 1946, à l'exemple du métropolite Euloge lui-même. La fermeture de certaines paroisses et le départ de nombreux Russes (notamment ceux de la « deuxième vague » d'émigration durant la guerre) vers les États-Unis – de même que l'arrivée, dans les années 1950, de 20 000 travailleurs grecs, engagés comme mineurs de fond – modifièrent cependant largement le visage de l'orthodoxie en Belgique. Les orthodoxes grecs ouvrirent de nombreuses paroisses, qui seront réunies en diocèse en 1969.

À Mgr Alexandre succéda en 1960 l'archevêque Basile (Krivochéine), ancien moine athonite et savant théologien. Ce fut lui qui, l'un des premiers, comprit la nécessité de témoigner de l'orthodoxie dans les langues locales, et créa dans les années 1960-1970 les premières communautés orthodoxes francophones et néerlandophones du pays (dont un petit monastère néerlandophone sur la côte belge). La personnalité de l'archevêque Basile, ses nombreux écrits théologiques – notamment dans le *Messenger* de l'exarchat du patriarcat de Moscou en Europe occidentale, dont il fut longtemps le rédacteur en chef –, sa participation à d'innombrables colloques ou conférences au niveau local ou international, mais aussi ses interventions sur des sujets d'actualité comme la défense des droits des croyants en URSS, rendirent

plus visible l'orthodoxie en Belgique, que ce soit auprès des autorités ou de la population.

En 1985, enfin, l'orthodoxie fut reconnue par l'État belge comme culte officiel (au même titre que les cultes catholique, protestant, anglican, israélite et musulman), ce qui eut pour effet d'accorder un salaire au clergé des paroisses officiellement enregistrées, d'autoriser l'enseignement religieux orthodoxe dans les écoles publiques, de permettre un accès (certes limité) aux médias et de créer une aumônerie orthodoxe pour les hôpitaux, les aéroports ou les prisons du pays (dont un des quatre aumôniers est un prêtre du diocèse russe). Dans tous ces domaines, les orthodoxes sont officiellement représentés auprès des autorités publiques par le métropolite-exarque du patriarcat de Constantinople pour le Benelux, lequel est assisté par deux évêques auxiliaires (mais contrairement à la France, il n'y a pas d'assemblée ou de comité des évêques orthodoxes en Belgique).

Aujourd'hui, le nombre d'orthodoxes en Belgique (toutes nationalités confondues) est estimé à 80 000 au moins, mais ce nombre est en pleine croissance, en raison de la récente émigration issue de l'Europe centrale et orientale. Rien que pour les ressortissants russophones dans le pays, on est passé de quelques milliers à plus de 40 000 (pas forcément tous orthodoxes) en quelques années. C'est pourquoi une certaine tendance à l'assimilation de l'orthodoxie, perceptible il y a une vingtaine d'années, est actuellement en train de s'inverser.

L'archevêché orthodoxe russe de Bruxelles et de Belgique du patriarcat de Moscou – dirigé depuis 1987 par l'évêque (archevêque depuis 1994) Simon (Ichounine) – comprend treize lieux de culte: à Bruxelles, la cathédrale historique Saint-Nicolas et les paroisses Sainte-Trinité, de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu et Sainte-Anne; à Anvers, la nouvelle paroisse de la Nativité-du-Christ; à Louvain, la nouvelle paroisse Saint-Matthieu; à Ottignies/Louvain-la-neuve, la chapelle de Tous-les-Saints-russes; à Charleroi, la paroisse Sainte-Trinité; à Ostende, la paroisse Saint-Jean-le-théologien; à Seraing, près de Liège, la paroisse Notre-Dame-Source-de-vie; et à Namur, la paroisse Saint-Séraphin-de-Sarov. Deux sont des communautés monastiques: à Pervijze, près de Diksmuide, le monastère Notre-Dame-Joie-des-Affligés, et à Trazegnies, près de Charleroi, le petit couvent féminin Notre-Dame-d'Ivion. Les paroisses – dont une moitié fut créée ces dernières années, par

Mgr Simon lui-même notamment – rassemblent les anciens émigrés russes ou leurs descendants, des nouveaux émigrés non seulement de l'ex-URSS mais de tout l'Est européen, ainsi que quelques Belges ou autres Occidentaux. Les célébrations se déroulent, selon les communautés, en slavon, français ou néerlandais, et suivent le calendrier julien ou grégorien (avec la pascalie grégorienne pour le monastère de Pervijze). L'archevêché dispose d'un site Internet en quatre langues (russe, français, néerlandais et anglais) : www.archiepiskopia.be, et plusieurs associations ou fraternités œuvrent en son sein, organisant des conférences, pèlerinages, etc.

Bruxelles étant le siège de nombreuses organisations européennes et internationales, différentes Églises orthodoxes (patriarcat de Constantinople, patriarcat de Roumanie, Église de Grèce) y ont établi leurs représentations auprès de ces organisations. En 2002, le patriarcat de Moscou a également créé sa représentation, qui est dirigée par Mgr Hilarion

(Alfeyev), évêque orthodoxe de Vienne et d'Autriche, et édite (en français, anglais et russe), le bulletin électronique *Europaica*.

Outre ces communautés du patriarcat de Moscou, deux paroisses russophones relèvent du diocèse de Genève et d'Europe occidentale de l'Église russe hors-frontières. Le patriarcat de Constantinople rassemble, lui, quatre paroisses (une russophone, une « mixte » russe-français, une francophone et une néerlandophone) au sein de l'archevêché des paroisses russes d'Europe occidentale, et 23 paroisses (16 hellénophones, quatre néerlandophones, une francophone et une germanophone) au sein de l'archevêché grec du Benelux. Quatre paroisses roumaines, trois paroisses ukrainiennes (relevant de Constantinople), deux paroisses géorgiennes, une paroisse serbe et une paroisse bulgare complètent le tableau de l'orthodoxie en Belgique qui, malgré une importance démographique relative, a acquis sa place dans le paysage religieux du pays.

2) Les paroisses orthodoxes russes aux Pays-Bas

Aux Pays-Bas, évangélisés dès la fin de l'époque romaine par saint Servais de Tongres, puis durant le haut Moyen-Âge par saint Amand de Maastricht, saint Willibrord d'Utrecht et saint Boniface de Mayence, et dont une large partie avait adhéré à la Réforme au XVI^e siècle, la première apparition de l'orthodoxie russe – sans compter la visite de Pierre le Grand en 1697 – est due à la grande-duchesse Anna Pavlovna, sœur des empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, qui avait épousé le roi Guillaume II de Hollande. En 1830, la princesse russe installa une chapelle orthodoxe dans son palais de La Haye (puis dans sa résidence à Soestdijk), mais celles-ci ne survécurent pas à son décès en 1865, pas plus que la paroisse « gréco-russe » d'Amsterdam (créée dès 1763, et que la reine soutenait financièrement).

Ce furent les émigrés russes, réfugiés en Hollande après la révolution de 1917, qui ramenèrent l'orthodoxie aux Pays-Bas. Une première paroisse fut fondée à La Haye en 1922, sous l'autorité du métropolitain Euloge (Guéorguievsky). Dès 1936, elle sera desservie par le hiéromoine Denis (Loukine), qui en 1946 décida, à l'exemple du métropolitain Euloge, de se rattacher au patriarcat de Moscou. Une autre paroisse existait, peu de temps, à Amsterdam. Dans les années 1950, le père Denis créa également une



paroisse à Rotterdam, installée au début sur un bateau. Sacré en 1966 évêque titulaire de Rotterdam et nommé auxiliaire de l'archevêque Basile (Krivochéine) de Bruxelles, il se retirera en 1972 et décédera en 1976.

À côté de ces communautés russophones, il faut citer les paroisses orthodoxes néerlandaises. Deux moines bénédictins devenus orthodoxes (Jacques Akkersdijk et Adrien Korporaal), fondèrent en 1954 un monastère à La Haye, sous l'autorité de l'archevêque Jean Maximovitch (Église russe hors-frontières). On devra à ce monastère la traduction complète, en langue néerlandaise, des livres liturgiques orthodoxes. En 1965, le père Jacques fut sacré évêque de La Haye et des Pays-Bas par l'Église hors-frontières, mais en 1972 il rejoignit le patriarcat de Moscou, dont il fut nommé ordinaire du diocèse hollandais. L'évêque Jacques sera promu archevêque en 1979, se retirera en 1988 et décédera en 1991. D'autres paroisses néerlandaises ou « mixtes » furent créées au sein du diocèse : en 1961 à Groningue, en 1974 à Amsterdam, en 1999 dans le village d'Himmelum en Frise et en 2005 à Nimègue.

Aujourd'hui, le diocèse de La Haye et des Pays-Bas du patriarcat de Moscou – administré depuis 1991 par l'archevêque Simon de Bruxelles – comprend sept communautés : cinq paroisses (Sainte-Marie-Madeleine à La Haye, Saint-Alexandre-Neovski à Rotterdam – qui a construit une véritable église de style russe en 2004 –, Saint-Nicolas à Amsterdam – qui a acquis un vaste complexe monastique catholique en 2005 –, la Transfiguration à Groningue et Saint-Tikhon à Nimègue) et deux monastères (Saint-Jean-Baptiste à La Haye et Saint-Nicolas à Himmelum). Les célébrations se déroulent, selon les cas, en slavon ou néerlandais voire en frison (langue parlée dans le nord des Pays-Bas et en Allemagne), suivant le calendrier julien ou grégorien (avec la pascalie grégorienne pour le monastère de La Haye).

3) la situation au Luxembourg

Au grand-duché de Luxembourg, en raison du faible nombre de fidèles, il n'y a pas de paroisse du diocèse russe de Belgique (mais une paroisse grecque, une paroisse roumaine et une paroisse serbe). Les ortho-

doxes russophones fréquentent donc l'église (hors-frontières) des Saints-Pierre-et-Paul, construite en style russe dans la capitale par l'archiprêtre Serge Poukh.

Deux paroisses russophones relèvent, par ailleurs, du diocèse de Genève et d'Europe occidentale de l'Église russe hors-frontières. Le patriarcat de Constantinople rassemble, lui, quatre paroisses et un ermitage-skit (entièrement néerlandophones) au sein de l'archevêché des paroisses russes d'Europe occidentale du patriarcat de Constantinople, cinq paroisses (trois hellénophones et deux néerlandophones) et un monastère (néerlandophone) au sein de l'archevêché grec du Benelux.

Dans l'ensemble, on estime le nombre d'orthodoxes aux Pays-Bas (toutes origines confondues) à 20 000 ou 25 000 environ, mais ce nombre est également en augmentation, en raison de la nouvelle émigration provenant de l'Est européen. Depuis 1980, les différentes communautés collaborent au sein de l'association Saint-Nicolas qui publie un annuaire sur l'orthodoxie dans le pays, organise des rencontres, des pèlerinages et des camps d'été pour les enfants (repris depuis l'an 2000 par les mouvements de jeunesse orthodoxe néerlandaise et belge, affiliés à Syndesmos). En l'absence d'évêques orthodoxes résidant actuellement dans le pays, l'association représente aussi provisoirement l'orthodoxie auprès du Conseil des Églises néerlandaises, mais une consultation est en cours sur des modalités futures de cette représentation. Plurielle, multiethnique et plurilingue, l'orthodoxie aux Pays-Bas a acquis – si l'on peut dire – certains « traits de caractère » de l'esprit hollandais comme le pragmatisme, l'adaptation à la modernité ou la culture du débat.

Conclusions

En conclusion, l'on peut dire que l'Église orthodoxe russe au Benelux a une histoire déjà longue et riche, à la fois semblable et différente de celle des pays voisins. En pleine expansion en raison de la nouvelle

vague d'émigration « postsoviétique », elle aura à concilier harmonieusement la préservation des traditions, l'accueil des nouveaux migrants et l'ouverture à l'Occident.

Orthodoxie en France

Paroisse Saint-Étienne et Saint-Germain à Vézelay

Par l'archiprêtre Stéphane Headley

L'origine de cette unique paroisse de l'Église orthodoxe russe en Bourgogne remonte à 1970, lorsque ma famille a loué une maison d'été à Vézelay. Ordonné diacre en 1973 et prêtre en 1978, je cherchais des orthodoxes avec qui prier dans la région. En 1978, deux familles orthodoxes ont quitté leurs villes respectives et se sont installées à Vézelay ou dans les environs. Deux personnes d'origine russe, Olga et Tatiana, se trouvaient déjà sur place. Des célébrations occasionnelles ont alors réuni ces familles, selon les possibilités professionnelles de chacun, dans un grenier chez l'un d'abord, dans la chambre de Suzanne, la vieille maman malade de Tatiana, ensuite, puis pendant quelques années nous avons été chaleureusement accueillis dans la chapelle des sœurs franciscaines de Vézelay. Une conversion et l'arrivée d'une autre famille orthodoxe ont étoffé le petit groupe qui s'est alors constitué en association 1901. En 1986, nous avons pu obtenir de la commune de Vézelay la location à titre précaire du bâtiment que nous occupons encore actuellement, appelée « Maison Romane ». Elle passe en effet pour être la maison la plus ancienne de Vézelay, et dans sa structure, les historiens lisent encore son passé médiéval où elle était une tour d'habitation. Nous l'avons eue en état de quasi ruine, sans portes ni fenêtres et sans électricité.

La paroisse, qui fonctionnait jusque-là en fraternité orthodoxe, a demandé son rattachement au patriarcat de Moscou. Pendant toutes ces années, j'étais prêtre dans la paroisse Notre-Dame-Joie-des-Affligés à Paris. Nous avons néanmoins pu célébrer à Vézelay certains dimanches pendant des périodes de vacances, et les fêtes de Noël avec des prêtres de divers patriarcats qui voulaient bien se déplacer occasionnellement.

En 1991, l'archevêque catholique de Sens et Auxerre, Mgr Ernoul, nous a donné une relique de saint Germain (évêque d'Auxerre au V^e siècle), notre saint

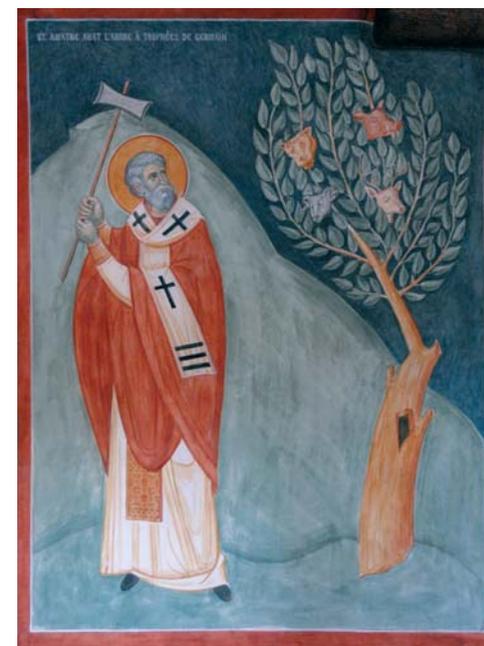


patron avec saint Étienne le premier martyr qui, lui, était le saint patron de l'église paroissiale en bas du village, banalisée à la révolution. Les reliques furent portées avec l'icône du saint depuis Auxerre jusqu'à Vézelay par la paroisse, à pied, en deux jours, à travers une campagne verdoyante de printemps. Ce fut une grande fête.

Ensuite d'autres orthodoxes venus d'ailleurs ont rejoint la paroisse. Depuis que nous nous sommes installés avec ma femme et nos enfants à demeure à Vézelay, les matines et les vêpres sont célébrées tous les soirs

et la liturgie chantée chaque dimanche ainsi qu'aux grandes fêtes.

En 1998, la paroisse comptait 18 personnes, plus une dizaine d'enfants. C'est en 1999 que la commune annonçait son projet de mettre en vente le bâtiment que nous louions comme église. Cela nous a poussés à réfléchir sur le sens d'une présence orthodoxe à Vézelay. Notre présence discrète mais fidèle semblait appréciée des habitants du village. Notre participation à la vie du village, pour ceux des paroissiens qui y résident, et à la vie œcuménique locale, ainsi que l'organisation de sessions annuelles de peinture d'icônes entre 1990 et 2000, et depuis 1996 notre participation au colloque d'anthropologie chrétienne avec la communauté monastique catholique de Jérusalem, et l'accueil en 1999 d'une session de « Orthodox



Peace Fellowship », nous avaient montré comment une petite paroisse peut faire rayonner la foi orthodoxe dans un lieu porteur comme Vézelay. Cela nous a encouragés à tout faire pour y rester. Avec l'aide d'innombrables donateurs nous avons réussi à acquérir le bâtiment en 2000, dont l'autel a été consacré par notre archevêque Innocent de Chersonèse en novembre 2002.

Aujourd'hui la paroisse compte une quarantaine

de personnes, venant pour quelques-uns de la région, mais pour la plupart des départements limitrophes (Nièvre, Côte-d'Or et Aube). Beaucoup viennent de Paris ou de l'étranger en vacances. Une soixantaine d'icônes ont été peintes pour la paroisse ainsi que des fresques, notamment, en été 2007, une série de fresques dans le narthex illustrant la vie de Saint Germain.



témoins

Témoins de la foi

Le père Paul Florensky et la renaissance spirituelle en Russie

Par le métropolite Cyrille de Smolensk et de Kaliningrad¹

Le père Paul Florensky est l'un des penseurs religieux russe les plus originaux du XX siècle. Né en 1883 dans le Caucase, il étudia à la faculté des sciences de l'université de Moscou puis à l'académie de théologie de Moscou, où il soutint en 1912 sa thèse, qui devint son ouvrage majeur, La colonne et le fondement de la vérité. Ordonné prêtre en 1911, il enseigna la philosophie à l'académie de théologie de Moscou et fut rédacteur en chef de la revue Bogoslovskij Vestnik [Messenger théologique]. Génie universel à l'érudition exceptionnelle, il écrivit de nombreux ouvrages et articles portant sur des domaines aussi divers que l'esthétique, la philologie, la liturgie, les mathématiques, la physique, la littérature... Prolongeant nombre d'intuitions de Vladimir Soloviev sur la sophiologie, il fut aussi influencé par le symbolisme. Après la révolution, il travailla comme scientifique mais fut arrêté à de nombreuses reprises, et mourut, fusillé, en 1937.

Le nom et l'œuvre du père Paul Florensky ont désormais la place qui leur revient dans notre culture. On dit que la signification de l'œuvre d'un génie ne se découvre vraiment que beaucoup d'années plus tard. Un jour, le père Paul Florensky définit lui-même de façon très claire la perspective historique de son œuvre : « Ce qui, chez moi, concourt à un seul but, ce qui donne sens à mon existence, je sais que cela est irréalisable dans ce pays non seulement dans l'immediat, mais aussi dans les siècles à venir ». Les années qui suivirent la mort tragique du père Paul ont montré à quel point ces paroles étaient justes et prophétiques.

Il est heureux de voir aujourd'hui que des théologiens, des philosophes et des chercheurs se tournent vers l'héritage colossal de Paul Florensky. Ses œuvres sont éditées, des colloques sont organisés. On peut dire en effet que ce n'est que maintenant, au début de ce nouveau siècle et du nouveau millénaire, que la Russie et le reste du monde découvrent cette richesse inestimable qu'est l'héritage du grand savant et penseur Florensky.

À la fin de sa vie, dans une de ses lettres datées de 1937, le père Paul Florensky écrivait sur l'incompatibilité complète entre sa personne et son temps : « Regardant en arrière, je vois que je n'ai jamais eu de conditions vraiment propices au travail, en partie à cause de mon incapacité à organiser mes propres affaires et en partie à cause de l'état de la société que j'ai devancée de cinquante ans au moins. Alors que pour avoir du succès il faut être en avance de deux ou trois ans tout au plus ». Auparavant, dans une lettre de 1917, le père Paul Florensky disait : « Tout ce qui se passe autour de nous est pénible. Cependant, je crois et j'espère qu'après s'être épuisé, le nihilisme révélera sa médiocrité, tout le monde en aura assez, le détestera, et alors, après la chute de toute cette insanité, les cœurs et les esprits retourneront vers l'idée russe, vers l'idée de la Russie, vers la Sainte Russie, non plus avec atonie et hésitation comme avant, mais avec avidité ». En effet, aujourd'hui, après tant d'années, le monde entier se tourne vers l'expérience variée et incernable, à la fois théologique, philosophique et scientifique du « fondement de la Vérité » du père Paul Florensky.

¹ Cet article reprend la conférence donnée par le métropolite Cyrille au colloque sur le père Paul Florensky organisé le 5 décembre 2007 à Venise. Traduction française du hiéromoine Alexandre Siniakov.



Il est difficile de trouver un domaine dont Florensky se serait désintéressé. Il était professeur à l'académie de théologie de Moscou, auteur d'un grand nombre de livres, de multiples articles philosophiques et religieux. Il était aussi poète symboliste. Son œuvre poétique fut finalement éditée dans un volume à part. Il était aussi astronome de qualité, excellent mathématicien, historien de l'art, ingénieur électricien

occupant un poste dans la commission d'électrification. Il enseignait la peinture en perspective. Il était musicien, grand admirateur de Bach et de la musique polyphonique, de Beethoven et de ses contemporains. Florensky était polyglotte, maîtrisant parfaitement le grec, le latin et la plupart de langues européennes, de nombreuses langues du Caucase, d'Iran et d'Inde. En 1927, il inventa une machine



extraordinaire que les bolchéviques ont appelée « Décennie » en l'honneur du dixième anniversaire de la révolution d'octobre.

Les principaux centres d'intérêt de Florensky étaient, bien entendu, la théologie et la philosophie. Il est auteur d'œuvres remarquables telles que *La colonne et le fondement de la Vérité* (1913), *Le sens de l'idéalisme* (1915). La majeure partie des écrits de Florensky est consacrée à l'étude détaillée des grands problèmes philosophiques comme la théodicée, l'anthropodicée, l'antinomie du cosmos, le macrocosme, le microcosme, le culte, la culture, le symbole, l'icône, le nom, la parole, la langue, le temps, l'espace, la perspective, les nombres, l'infini...

Il est important de souligner qu'une telle amplitude de recherches s'explique non pas tant par des passions personnelles, que par l'intention de Paul Florensky d'élaborer une vision du monde intégrale et unique en scrutant les correspondances profondes des différentes couches d'existence. L'encyclopédie Granat de 1927 définit l'objectif philosophique de Florensky comme l'élaboration du système de la « métaphysique concrète » (tome 44). Je noterai également que Paul Florensky était convaincu que la philosophie de chaque peuple est le développement de sa foi. La philosophie découle de la foi et converge vers elle. C'est pourquoi il disait que « si la philosophie russe est possible, elle ne peut être que la philosophie de la foi orthodoxe ». Partant de ce

principe, P. Florensky se considérait comme compilateur et commentateur des Pères de l'Église et se fixait les objectifs suivants : d'abord, purifier la connaissance humaine des préjugés et des faux dogmes de la modernité, de la fausse science et, ensuite, édifier un système philosophique orthodoxe intégral qui comprendrait aussi bien la théologie que la philosophie, la science et l'art.

La vie du père Paul Florensky est un excellent exemple. L'idée d'intégrité, d'harmonie de multiples éléments qui reflètent les intérêts de l'homme et sont enracinés dans différents domaines de la connaissance, unis par le principe fondateur qu'est la foi, est, à mon sens, plus actuelle que jamais. Être chrétien ne signifie pas vivre en retrait vis-à-vis du monde, de la société, n'avoir aucun centre d'intérêt. Dans son sermon sur la montagne, le Seigneur appelle les chrétiens à être le « sel de la terre ». Le sel a la capacité de préserver de la corruption, de la décomposition. C'est la fonction que doivent remplir les chrétiens dans le monde. En occupant des positions sociales effectives, en pénétrant dans toutes les sphères de la société, en devenant ses membres inséparables, ils sont appelés à illuminer le monde par l'évangile du Christ. On peut être croyant et, en même temps, scientifique, inventeur, pédagogue... L'exemple personnel du père Paul Florensky en est une excellente preuve. Il a été amené à témoigner à une époque difficile pour la société russe. Le mode de vie avait changé de façon radicale. Un tournant effrayant avait été pris par rapport au système de valeurs existant, la foi commença à être perçue comme une survivance du passé, comme l'apanage de gens simples, comme un obscurantisme. On insinua à la société qu'un croyant ne pouvait pas, par définition, être intelligent, doué. Dans la « nouvelle Russie » construite par les athées il n'y avait plus de place pour les croyants : leur seule existence était une contestation silencieuse du modèle bolchévique. Nous savons tous ce qui est arrivé par la suite : le « bateau philosophique », transportant hors de la Russie soviétique des grands penseurs et philosophes, une vague terrible de persécutions, les camps où périt le meilleur de la société russe.

Dans ces conditions cruelles, le père Paul Florensky a trouvé la force et la témérité de porter la croix du confesseur. C'est ainsi que nous devons considérer sa vie et son œuvre pendant ces redoutables années d'athéisme militant. Il n'a pas eu honte de sa croix de prêtre. Il se rendit en soutane au Conseil suprême

de l'économie nationale. Il ne cessait de dire qu'il était pasteur, croyant, et que sa foi n'était pas contradictoire avec ses recherches scientifiques. Pour des générations qui l'ont suivi, le père Paul Florensky est devenu synonyme de liberté, modèle de croyant actif. C'est pourquoi nous pouvons parler de son influence sur les processus qui se sont déroulés dans l'Église russe lorsqu'elle s'affranchit du joug des autorités athées, c'est-à-dire sur la renaissance spirituelle que vivent aussi bien la Russie que les autres pays de l'ex-Union soviétique.

En évoquant l'héritage religieux et philosophique du père Paul Florensky, j'aimerais noter qu'il est impossible de donner une évaluation précise à sa vision si peu ordinaire. Ce n'est pas, du reste, l'objectif de cet article. Ce qui est important, c'est l'influence exercée par Florensky sur le développement de l'idée religieuse dans les dernières décennies. Son ascendant fut encore plus grand dans la diaspora russe, puisque dans l'Union soviétique la philosophie religieuse avait du mal à progresser.

La véritable quintessence de l'œuvre philosophique et religieuse de Florensky est son livre *La colonne et le fondement de la Vérité* qui lui valut le titre de maître en théologie et de professeur à l'académie de théologie de Moscou. Ce livre est remarquable non seulement par sa thématique mais aussi par sa forme. L'auteur y manifeste une érudition presque surhumaine en philosophie, en théologie, en philologie et en mathématique. Florensky s'y réfère à la médecine, à la psychopathologie, au folklore et à la linguistique. Il se tourne souvent vers la logique. Le recteur de l'académie de théologie, l'évêque Théodore, écrivit ceci au sujet du travail de Florensky : « C'est une apologie complète de la foi chrétienne comme unique vérité dans ces domaines où, précisément, se réfugient les adorateurs de la raison humaine. Tout y est dit dans leur langage, en recourant à leur philosophie et à leur logique ». Il faut noter, par ailleurs, que ce livre suscita également, à l'époque, des réactions négatives dans certains milieux savants.

A mon avis, malgré toutes ses contradictions, le livre de Paul Florensky *La colonne et le fondement de la Vérité* est l'expression la plus brillante de sa pensée. Elle reflète l'évolution de sa vision philosophique et contient la clef pour la compréhension de son message. Paul Florensky y imprima l'essence de sa vie : ce livre est une preuve remarquable de l'absence de contradiction entre la foi et la science.

entretien

« ...Quand le moine pleure » Mère Barbara (Trofimova), supérieure du monastère de la Dormition de Puhtica (Estonie)

Le monastère de la Dormition de la Mère de Dieu de Puhtica a été fondé en 1891 sur le lieu de l'apparition de la Vierge Marie. Il était pensé au début comme un lieu d'accueil pour des malades et des personnes âgées. La communauté, située à la frontière de l'Estonie et de la Russie, et composée dès le début de Russes et d'Estoniennes, devait promouvoir également l'amitié spirituelle entre les deux peuples. Le monastère de Puhtica fut un des rares à n'avoir jamais été fermé pendant l'époque soviétique.

Matouchka, le ministère d'hégoumène est difficile à imaginer. Pouvez-vous raconter comment vous êtes devenue hégoumène et en quoi consiste votre charge ?

Je vis au monastère depuis plus d'un demi-siècle : j'y suis entrée en 1952. C'était une époque très difficile, après la guerre. Il n'y avait ni machines, ni tracteurs, il fallait tout faire manuellement, la nourriture était frugale. Mais nous ne nous plaignions pas. Je me suis liée d'amitié avec la sœur Georgia et nous avons vécu 40 ans ensemble. Maintenant, elle est hégoumène d'un monastère à Jérusalem. Nous étions d'abord chantres à tour de rôle, toutes les deux. En 1958, j'ai été tonsurée moniale. En 1968, le patriarche Alexis Ier m'a instituée hégoumène. Je n'y étais pas préparée, je n'avais même jamais songé à prendre la responsabilité d'une aussi grande communauté de femmes, avec tous les problèmes matériels. Heureusement, nous avons un très bon soutien dans la personne de l'actuel patriarche Alexis II qui, à l'époque, était notre évêque diocésain, de Tallinn. Il venait au monastère de Puhtica depuis son enfance,



avec ses parents. Il avait vu les sœurs travailler : faucher l'herbe, moissonner, semer, cultiver les pommes de terre, couper le bois... À l'époque, nous n'avions ni électricité ni chauffage central. Devenu évêque, il me dit : « Matouchka, il faut faire des travaux ». Nous nous y sommes mises, avec l'aide de Dieu. Les toitures ont été refaites, le chauffage installé. Il venait souvent surveiller les travaux, donner des conseils. Cela me soulageait beaucoup. Maintenant, il vient moins souvent. Les 40 années de mon service à la tête de la communauté ont passé très vite.

Et que diriez-vous à une jeune postulante ? Racontez-nous vos secrets pédagogiques.

Quelle pédagogie ? Que puis-je leur dire avec tous mes péchés ? Je me contente de citer les paroles de l'hégoumène Taïssia Léouchinska : « Par quoi commencer ? Par l'amour ! Ne pense pas qu'en venant au monastère, tu y trouveras tout de suite le Royaume des Cieux. Le Royaume des Cieux est à l'intérieur de nous. Ce que tu choisiras dans ta vie, voilà ce que tu auras. Mais commence par l'amour : aime toutes les sœurs de



la même façon ». C'est la première chose, après il faut chercher l'humilité, l'obéissance et la douceur. Je leur dis aussi : « Tu es entrée dans la demeure de la Reine des Cieux. Pour l'instant, je suis hégoumène, mais en 112 années de notre existence nous en avons changé sept fois déjà. Demain, vous en aurez une autre. Souviens-toi que tu es venue servir la Mère de Dieu. Ne cherche du secours qu'auprès d'elle. Elle est si miséricordieuse, elle t'aidera toujours. Nous l'avons toutes expérimenté ». Je ne me fais pas de soucis pour les jeunes novices : les moniales plus âgées les reçoivent avec amour, elles leur expliquent tout, leur apprennent à chanter, à travailler dans les champs, avec le bétail. C'est ainsi que j'ai appris moi aussi. Quand je suis venue au monastère, je ne savais ni faucher, ni moissonner, ni traire. Quand l'hégoumène Raphaëlle m'a demandée : « Valia, que

sais-tu faire ? » Je lui dis : « Matouchka, tout ce qu'on m'apprendra ».

Certains pensent qu'il est plus facile de devenir saint dans un monastère...

Ils le pensent, parce qu'ils ne voient pas la vie monastique de l'intérieur. Il y a un proverbe : « On voit le moine quand il rit, mais on ne le voit pas quand il pleure ». Le moine doit tant prier en secret ! Verser tellement de larmes, en voyant ses défauts ! La personne vient au monastère avec ses faiblesses et au bout de 40-50 ans de vie communautaire, elle devient transparente à elle-même et elle voit les autres de façon transparente. La vie monastique est difficile. Le moine se fait des soucis non seulement pour son propre salut, mais aussi pour celui du monde. C'est pour le monde qu'on prie dans les monastères.



Parfois, une sœur vient me voir et me dit: « Ma Mère, je suis tellement mauvaise ». Je la console: « Tu crois que moi je suis sainte? Je suis peut-être pire que toi. » Elle s'étonne: « Pourquoi dites-vous cela? » Je lui réponds: « Eh bien, parce que tu pêches peut-être par action, tandis que moi, en pensée. Une petite pensée et voilà le péché. Et pour le Seigneur, la pensée ou l'acte, c'est pareil ». Et ça les console.

On raconte qu'une femme vint voir un starets d'Optina Poustyn et lui dit en larmes:

« Mon Père, j'ai péché en tout ». Le starets s'étonne: « Mais tu as même volé des chevaux? » - « Non », répond la dame. Le starets lui dit: « Pourquoi alors t'attribues-tu tous les péchés? »

Cela arrive souvent, en effet. De même, certains chrétiens veulent transformer leur maison en monastère, il en résulte une caricature ou une tragédie. Pourtant, il suffit de vivre simplement, comme le Seigneur nous le donne. Tu as une vocation? Va au monastère. Pourquoi avoir peur? De toute façon, au monastère ou dans le monde, il faudra travailler.

Même les moniales les plus âgées sont occupées selon leurs forces. Elles murmurent sans cesse: « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi » et elles épluchent en même temps les pommes de terre. Or il en faut pour 172 sœurs, sans compter les

pèlerins! Nous avons aussi au monastère la lecture ininterrompue du Psautier. Jour et nuit, les lectrices se succèdent après deux heures de lecture. Dans les paroisses, les offices se terminent, mais chez nous la lecture du Psautier ne s'interrompt jamais.

Il y a dans les annales du monastère de Diviévo la phrase suivante: « Les sœurs n'avaient pas peur de mourir, parce qu'elles savaient qu'on prierait pour elles ».

J'ai vu comment les moniales meurent... C'est très beau à voir! Nous avons une moniale qui tombe malade, nous lui donnons la Sainte Communion et la voilà à ses derniers instants. Après avoir communiqué – les prières d'actions de grâce ne sont pas encore achevées – elle sourit, pose ses mains sur la poitrine et expire. Je dis alors aux jeunes novices: « Vous avez vu? » - « Oui », me répondent-elles. - « Pour avoir une telle grâce, une telle pureté, il faut beaucoup peiner et beaucoup travailler sur son âme. La mort paisible se mérite », leur dis-je. En fait, beaucoup de moniales la méritent grâce à leurs prières et à leur obéissance.

Pourtant, certaines quittent le monastère. La vie monastique n'est pas pour tous. Que dites-vous à une sœur qui a décidé de partir?

Oui, ça arrive. Une sœur de chez nous a rejoint le monde, mais elle n'était pas encore tonsurée. Il ne faut pas les blâmer. Ce n'est pas un mal de quitter le monastère. Le Seigneur offre à chaque personne le libre choix. Et surtout les vieilles sœurs disent que si la Mère de Dieu a choisi quelqu'un pour son service, aussi difficile que la vie monastique soit pour elle, cette fille ne partira jamais. C'est ce que je dis aux nouvelles arrivées: « Éprouvez-vous. Dans le monastère, vous devrez renoncer à votre volonté individuelle

et accomplir avec joie et prière toute tâche qui vous sera confiée ».

Ces propos ont été recueillis par Alexandre Rakov, rédacteur en chef du journal « Saint-Petersbourg orthodoxe ». La traduction française est du hiéromoine Alexandre Siniakov.



Revue bimestrielle

Éditée par le diocèse de Chersonèse du Patriarcat de Moscou

Prix du numéro : 3 €

ISSN 1955-172X

Réalisation : MH Éditions - www.mh-editions.fr

Rédaction et contacts :

Diocèse de Chersonèse

26, rue Péclet

75015 Paris

E-mail : messenger@egliserusse.eu

Participation aux frais d'expédition :

France15 €

Autres pays20 €

Abonnement de soutien30 €

Vous pouvez régler votre abonnement par chèque en euros libellé à l'ordre de l'Exarchat du Patriarcat de Moscou.

Pour avoir des nouvelles régulières de l'Église orthodoxe russe, de la présence orthodoxe en Europe, de la coopération entre les Églises orthodoxes, du dialogue entre chrétiens, nous vous invitons à consulter le site officiel du diocèse de Chersonèse "Église orthodoxe russe en Europe occidentale" :

www.egliserusse.eu

Nous vous recommandons également le site

www.orthodoxie.com

riche en informations sur l'orthodoxie en France et dans le monde.

Site consacré à l'iconographie orthodoxe, avec de nombreux textes en français, en russe, en serbe et en anglais :

www.icone-orthodoxe.com

*Photo à la 1^{ère} page de couverture : Léonide Ouspensky au travail
Les photos d'icônes sont de F. Da Costa.*